

## LE DOMESTIQUE.

Que Monsieur et Madame soient tranquilles, ils trouveront tout en ordre. (Il disparaît.)

LÉON, à sa tante.

Tenez! regardez-les, sont-ils gentils tous les deux!

## SCÈNE IV

LES MÊMES, plus JEAN et GILBERTE

JEAN, à M<sup>me</sup> de Ronchard, s'avançant vers elle.

Savez-vous de quoi nous parlions tout à l'heure, Madame? Nous parlions de vous!

LÉON, à part.

Hum! hum!

JEAN.

Oui! je disais que je ne vous avais pas encore fait mon cadeau de nocés, parce que cela m'a demandé beaucoup de réflexion.

MADAME DE RONCHARD, sèche.

Mais Gilberte m'en a fait un très beau pour vous deux, Monsieur.

JEAN.

Ça ne suffit pas. Moi, j'ai cherché quelque chose qui fût particulièrement agréable à vos goûts... Savez-vous ce que j'ai trouvé? C'est bien simple. Je vous prie, Madame, de vouloir bien accepter



ce portefeuille qui contient quelques billets pour vos toutous abandonnés. Vous pourrez établir dans votre asile quelques niches supplémentaires, et vous me permettrez seulement d'aller caresser de temps en temps ces pensionnaires nouveaux, à la condition que vous ne choisirez pas les plus méchants pour moi.

MADAME DE RONCHARD, flattée dans sa manie.

Mais... merci bien, Monsieur. C'est gentil de penser à mes pauvres bêtes.

LÉON, bas, à l'oreille de Jean.

Diplomate, va!

JEAN.

Rien d'étonnant, Madame. J'ai pour les bêtes beaucoup d'amical instinct. Ce sont les frères sacrifiés de l'homme, ses esclaves

et sa nourriture, les vrais martyrs de cette terre.

MADAME DE RONCHARD.

Ce que vous dites là est fort juste, Monsieur. J'y ai souvent songé. Oh! les pauvres chevaux, battus par les cochers dans les rues!

LÉON, avec emphase.

Et le gibier, ma tante, le gibier affolé, tombant sous le plomb de tous les côtés, fuyant éperdu devant ces horribles massacres... pan! pan! pan!

MADAME DE RONCHARD.

Ne parle pas de ça... On en frémit... C'est épouvantable!

JEAN, allant à Gilberto.

Épouvantable!



LÉON, après un temps, gaiement.

Oui... mais c'est bon à manger!...

MADAME DE RONCHARD.

Tu es sans pitié!

LÉON, à voix basse, à sa tante.

Sans pitié pour les bêtes, peut-être;  
mais vous, vous l'êtes pour les gens.

MADAME DE RONCHARD, de même.

Qu'entends-tu par là?

LÉON, de même, lui montrant Jean et Gilberte qui se  
sont assis sur le canapé, à droite.

Croyez-vous que votre présence leur soit  
bien agréable, ce soir, à tous les deux?  
(Lui prenant le bras.) Papa a certainement fini

de fumer... Allez un peu dans la salle de  
billard.

MADAME DE RONCHARD.

Et toi?

LÉON.

Moi, je descends au rez-de-chaussée,  
dans mon cabinet de travail... et je re-  
monte aussitôt après.

MADAME DE RONCHARD, ironique.

Ton cabinet de travail... c'est ton atelier  
à toi, hein, polisson?... Les clientes?

LÉON, pudique.

Ah! ma tante... chez nous on ne se dés-  
habille pas! (A part.) Hélas!... (Sortant par la  
droite, en bénissant les deux jeunes gens.) Enfants, je  
vous bénis! (M<sup>me</sup> de Ronchard sort en même temps  
par le fond.)



## SCÈNE V

JEAN, GILBERTE, assis sur le canapé, à droite.

JEAN.

Oui, oui, vous êtes bien ma femme, Mademoiselle.

GILBERTE.

Mademoiselle?

JEAN.

Oh! pardon. Tiens, je ne sais comment vous nommer.

GILBERTE.

Dites Gilberte, ça n'a rien de choquant.

JEAN.

Gilberte! Enfin, enfin, enfin, vous êtes ma femme.

GILBERTE.

En vérité, ce n'est pas sans peine.

JEAN.

Ah! quelle mignonne et énergique créature vous êtes! Comme vous avez lutté contre votre père, contre votre tante! C'est par vous, grâce à vous, que nous sommes l'un à l'autre; merci de tout mon cœur... qui vous appartient.

GILBERTE.

J'ai eû confiance en vous, voilà tout.

JEAN.

Rien que de la confiance?



MUSOTTE.

GILBERTE.

Vous êtes fat. Vous me plaisiez aussi, et vous le saviez bien... Si vous ne m'aviez pas plu, ma confiance devenait inutile. On plaît d'abord; sans ça, rien à tenter, Monsieur...

JEAN.

Dites Jean... comme j'ai dit Gilberte.

GILBERTE, hésitante.

Ce n'est pas la même chose... Il me semble... cependant... Non! je ne pourrais pas.  
(Elle se lève et passe à gauche.)

JEAN, se levant à son tour.

Comme je vous aime! Je ne suis pas un emballé, je vous le jure; je suis un homme qui vous aime, parce que j'ai découvert en vous des mérites inappréciables.

Vous êtes une perfection douée d'autant de raison que de sentiment. Et votre sentiment ne ressemble en rien à la sentimentalité ordinaire des femmes. C'est cette grande et belle faculté d'attendrissement qui caractérise les nobles âmes et qu'on ne rencontre plus guère dans le monde. Et puis vous êtes jolie, très jolie, très gracieuse, d'une grâce spéciale, et j'adore la beauté, moi qui suis peintre... Et puis, avant tout, vous me séduisez... jusqu'à avoir effacé le reste du monde de ma pensée et de mes yeux.

GILBERTE.

Cela me fait beaucoup de plaisir de vous entendre; cependant, je vous prie de n'en pas dire davantage, car cela me gêne aussi un peu. Je sais bien pourtant, car je prévois à peu près tout, qu'il faut profiter



d'aujourd'hui pour savourer toutes ces choses ; ce sont là encore des paroles tremblantes de fiancé. Celles de plus tard seront délicieuses aussi peut-être, quand on s'exprime comme vous, et quand on aime comme vous paraissez m'aimer. Mais elles seront différentes.

JEAN.

Oh !

GILBERTE, s'asseyant sur le tabouret devant la table.

Parlez encore.

JEAN.

Ce qui m'a entraîné vers vous, c'est cette harmonie mystérieuse de la forme de votre être et de sa nature intime. Vous rappelez-vous ma première entrée dans cette maison ?

GILBERTE.

Oui, très bien. C'est mon frère qui vous a amené dîner. Je crois même que vous avez fait quelque résistance.

JEAN, riant.

Est-il peu sûr, votre indiscret de frère ! Ah ! il vous a avoué cela... Je suis confus tout de même qu'il vous l'ait dit. J'en conviens, j'ai fait quelque résistance. J'étais un artiste accoutumé à notre société particulière, vivante et bruyante, libre de propos, et je fus un peu inquiet à l'idée de pénétrer dans un intérieur sérieux comme le vôtre, un intérieur à magistrats et à jeunes filles. Mais j'aime tant votre frère, je le trouve si imprévu, si gai, si sagement ironique et perspicace sous sa trompeuse légèreté, que je le suivrais partout, et je l'ai suivi chez



vous. Et je l'en ai bien remercié, allez. Quand je suis entré dans ce salon où votre famille se tenait, vous disposiez en un vase de Chine des fleurs qu'on venait d'apporter; vous en souvenez-vous?

GILBERTE.

Oui, certainement.

JEAN.

Votre père me parla de mon oncle Martinel, qu'il avait connu autrefois. Ce fut un trait d'union entre nous. Mais, tout en causant, je vous regardais arranger vos fleurs.

GILBERTE, souriant.

Vous me regardiez même trop pour une première fois.

JEAN.

Je vous regardais en artiste, et j'admiraais, vous trouvant délicieuse de figure, de tournure et de geste. Et puis, pendant six mois, je suis revenu souvent dans cette maison où votre frère m'invitait et où votre présence me rappelait. J'ai senti votre charme à la façon d'un aimant. C'était une attraction incompréhensible m'appelant vers vous sans cesse. (Il s'assied près d'elle, à droite de la table.) Alors, une idée confuse, celle que vous pourriez un jour devenir ma femme, s'est glissée en mon esprit, et j'ai fait se renouer des relations entre votre père et mon oncle. Les deux hommes sont devenus amis. N'avez-vous rien compris de mes manœuvres?

GILBERTE.

Compris? non; j'ai un peu deviné, par



moments. Mais j'étais si surprise qu'un homme comme vous, en plein succès, si connu, si fêté, s'occupât tant d'une fillette aussi modeste que moi, que je ne pouvais croire vraiment à la sincérité de vos attentions.

JEAN.

Pourtant nous sûmes nous entendre et nous comprendre bien vite.

GILBERTE.

Votre caractère me plaisait. Je vous sentais très loyal; puis vous m'amusiez beaucoup, car vous m'apportiez de l'air artiste qui faisait vivre mes idées. Il faut avouer aussi que mon frère m'avait bien préparée à vous apprécier. Il vous aime beaucoup, Léon.

JEAN.

Je sais. Je crois même que c'est lui qui

a eu le premier l'idée de ce mariage. (Après un court silence.) Vous rappelez-vous notre retour de Saint-Germain, quand nous avons été dîner au pavillon Henri IV?

GILBERTE.

Je crois bien.

JEAN.

Mon oncle et votre tante étaient dans le fond du landau. Vous et moi à reculons, et, dans l'autre voiture, votre père et Léon. Quelle belle nuit d'été! Vous aviez l'air très froid à mon égard.

GILBERTE.

J'étais si troublée!

JEAN.

Vous deviez pourtant vous attendre à ce



que je vous pose un jour la question que je vous ai posée, car vous ne pouviez plus ignorer que je m'occupais beaucoup de vous et que mon cœur était conquis.

GILBERTE.

C'est vrai. N'importe, elle m'a surprise et bouleversée. Ah! j'y ai songé souvent depuis, et je n'ai jamais pu me rappeler la phrase dont vous vous êtes servi. Vous en souvenez-vous?

JEAN.

Non. Elle m'est venue aux lèvres, montée du fond de mon cœur, comme une prière éperdue. Je sais seulement que je vous ai dit que je ne reviendrais plus dans votre famille, si vous ne me laissiez pas un peu l'espoir d'en être un jour, quand vous me connaîtriez davantage.

Vous avez réfléchi bien longtemps avant de me répondre, puis vous m'avez dit à voix si basse que j'hésitais à vous faire répéter...

GILBERTE, prenant la parole et répétant comme en rêve.

« ... Ça me ferait de la peine de ne plus vous voir... »

JEAN.

Oui!

GILBERTE.

Vous n'avez rien oublié!

JEAN.

Est-ce qu'on oublie ça? (Avec une émotion profonde.) Savez-vous ce que je pense? En nous regardant bien l'un et l'autre, en étudiant bien nos cœurs, nos âmes et notre



façon de nous comprendre, de nous aimer, je crois que nous sommes partis sur la vraie route du bonheur! (Il l'embrasse. Ils restent un moment silencieux.)

GILBERTE, se levant.

Mais il faut que je vous quitte. (Se dirigeant vers la porte de gauche.) Je vais me préparer pour notre départ. Vous, pendant ce temps, allez retrouver mon père.

JEAN, la suivant.

Oui, mais dites-moi avant que vous m'aimez.

GILBERTE

Oui... je vous aime.

JEAN, lui mettant un baiser sur le front.

Ma bien-aimée!...

(Gilberte disparaît par la gauche. Une seconde après,

Martinel arrive par le fond, l'air très agité, une lettre à la main.)

MARTINEL, apercevant Jean, glisse vivement la lettre dans la poche de son habit, et se remettant:

Tu n'as pas vu Léon?

JEAN.

Non. Vous avez besoin de lui?

MARTINEL.

Rien qu'un mot à lui dire... un renseignement sans importance.

JEAN, l'apercevant.

Tenez! le voici!

(Léon entre par la droite. Jean disparaît par le fond.)